

## AUBE SANGLANTE

L'oncle combattant était parti un matin.

Il avait dit qu'il reviendrait avec une fleur au fusil.

Ça nous avait tous fait rire. Les plus petits avaient battu des mains.

Personne n'en doutait : l'oncle serait de retour au printemps, il ne ferait pas peur avec sa figure pleine de boue, il ne nous effraierait pas avec son allure de spectre, il siffloterait un air joyeux, dans ses yeux on verrait briller deux étoiles, et il porterait une couronne de laurier.

L'oncle combattant était parti un matin en promettant de revenir en héros.

On nous a dit qu'il est mort au combat.

C'était à l'aube de la fête de la Lune.

Nous, les enfants, on attendait la fleur qu'il devait rapporter du champ de bataille.

**Linda Lê**

« *Walking in Ruins* », marcher dans les ruines et le désastre, marcher dans la guerre.

Certains enfants ont encore une main à tenir, sur le chemin de l'exil et de la survie ; d'autres marchent seuls dans les décombres. Le dessin de Robert fait écho, dans cette guerre de Bosnie-Herzégovine, à un jour d'hiver dans Sarajevo assiégée. Après un an et demi à enseigner dans les caves, une école rouvrait ses portes dans le quartier d'Alipašino Polje. Un symbole de la résistance des Sarajéviens. Un défi aux artilleurs. « Les enfants pour l'occasion avaient préparé des dessins. L'un d'eux montre une ville ensoleillée survolée par une colombe de la paix. Le dessin est tombé du mur où il était accroché. Sur le sol il est recouvert de sang et des lambeaux de chair de Fatima, l'institutrice. Les deux obus ont été tirés de Neđarići, ce qui veut dire que les artilleurs postés à cent mètres voyaient dans leurs jumelles la vingtaine d'enfants qui attendaient devant la porte. La frontière entre la guerre et l'assassinat a de nouveau été franchie à Sarajevo. Sur le sol froid de la morgue reposent les corps de ces enfants. L'un a le visage déchiqueté, le crâne ouvert, un autre est criblé d'éclats, un troisième a le ventre transpercé. L'institutrice à leur côté est méconnaissable. Dans cette école où l'on réapprenait le bonheur, la partie gauche de son visage est restée accrochée au tableau noir. <sup>1</sup> »

**Remy Ourdan**

1 : RTL, 10 novembre 1993

Le ciel est la patrie des rêves, et les ailes servent à l’embrasser pour voyager en son sein. Sans elles, un enfant n’a besoin que d’un cerf-volant.

Durant la guerre le ciel devient terrain d’attaque, n’y volent que les assassins. Ils ne viennent pas pour cambrioler, mais pour percer les toits des chambres avec les vies qui s’y abritent.

Un enfant sait jouer avec les pierres, les fragments de vitres et de miroirs, mais le ciel doit lui inspirer confiance. Celui qui, sur son visage tourné vers le haut, met la grimace de la peur au lieu d’un sourire balafre le ciel pour toujours.

## **Erri de Luca**

Traduction : Olivier Favier

Il cielo è la patria dei sogni, le ali servono a abbracciarlo per viaggiarci dentro. Senza di quelle, a un bambino basta un aquilone.

In guerra il cielo diventa campo di arrembaggio, ci volano solo gli assassini. Non vengono a rubare, ma a sfondare i tetti delle stanze con le vite riparate dentro.

Un bambino sa giocare coi sassi, coi frantumi dei vetri e degli specchi, ma ha bisogno di avere fiducia nel cielo. Chi mette sulla sua faccia rivolta verso l’alto la smorfia di paura invece del sorriso, sfregia il cielo per sempre.

Est-ce toi qui m'appelles, les bras levés, là, juste devant  
moi ? Sous les clochers de feu  
dans le ciel, dis-moi, est-ce bien toi ?  
N'est-ce pas plutôt lui ? Ou nous ? Ou moi ?

Il me faudra un peu de rouge pour dire les bulbes en  
flammes, tout là-haut.

Pour l'homme à terre, à mes pieds – donne-moi un peu  
de rouge, encore.

Comme pour le cadran, en haut de la tour.

C'est qu'elles étaient toutes rouges, aussi bien les heures  
que les minutes.

**Laura Alcoba**

Pendant sept nuits, pluie et orage. Plutôt bleu et apaisé à vrai dire, l'orage. Nous aimions ça, pour ne pas vous mentir. C'était bien aussi, toutes ces trombes d'eau sur la petite ville aux vagues îlots de verdure. Mais voilà : un jour, on n'y vit plus rien à deux pas devant soi et personne ne sut pourquoi soudain l'air torride, le sable sec et brûlant, les carcasses fumantes de camions couchés sur le dos et les pur-sang fauchés en plein galop, pourquoi les égorgements à chaque coin de rue – au fait, étais-je moi-même déjà en train de tuer ou de mourir déjà ? – pourquoi les murs criblés de gouttes de sang ni pourquoi, pire que le trop-plein de misère, de haine et de terreur, la pirogue qui, trouvant tout ça tellement drôle, rigole et en redemande.

**Boubacar Boris Diop**

## LES OLIVIERS DE LA PALESTINE HEUREUSE

Enfant, il a cueilli les olives. C'était la Palestine heureuse.  
L'huile verte sur la galette chaude.

Le vieil homme sent encore le goût du fruit, doux et acide.  
Ils sont arrivés à l'aube. Un soldat israélien avait été assassiné.  
Le bruit des camions, les cris. Il a regardé les oliviers tomber.  
Au lever du soleil, les arbres étaient à terre. Les feuilles d'argent brillaient.  
Le père pleurait. La mère pleurait. Lui non. Il pensait que plus tard...

Et aujourd'hui, le vieil homme assis sur la terrasse regarde les maisons blanches de la colonie. Je pense qu'il ne vivra pas dans la Palestine libre, ni ses enfants, son fils aîné est en prison, ni ses petits-enfants.

**Leïla Sebbar**